

M. BANNIARD

30 11 1998

Professeur à
l'Université
de Toulouse-II

TEXTE POUR LE CER 1999

Titre :

Latin vulgaire ou latin parlé ? Question de nom, question de modèle.

I - NOMINALISME ET HEURISTIQUE LANGAGIERE

La dénomination *latin vulgaire* doit être abandonnée au profit de celle *latin parlé*. Ce changement terminologique reflète une évolution conceptuelle. Telle est l'idée essentielle que je voudrais développer ici dans ce CER qui a pour vocation d'accueillir aussi les travaux de linguistique en diachronie longue. Décrire la genèse des langues romanes depuis leur origine latine, tant dans la perspective générale de la *Romania* que dans le cas particulier des langues de France, d'oc au Sud, d'oïl au Nord, est un des objets de cette discipline. Premier travail, nommer : la langue source de l'époque romaine a reçu des appellations du côté du latin (bas latin, latin de cuisine, latin vulgaire...) ; et du côté du français (galloroman, français pré-littéraire...). Deuxième tâche, décrire :

déterminer la nature réelle de la langue source, puis établir les modalités et la chronologie de sa transformation en la langue cible. Ces deux aspects de la recherche sont plus étroitement liés qu'il n'y paraît dans le cas de la philologie romane.

A la suite de nombreux travaux, conduits à l'échelle européenne depuis une trentaine d'années [UYTFANGHE, 1976 ; WRIGHT, 1982, 1991 ; BANNIARD, 1992A, 1993B ; HERMAN, 1998], le moment est venu de changer de nom, parce que les progrès accomplis en heuristique langagière le requièrent. La dénomination traditionnelle est justiciable de critiques à plusieurs niveaux. Le premier concerne le manque de neutralité terminologique de ce vocabulaire, puisqu'il n'est pas besoin d'insister sur les connotations péjoratives de ces adjectifs : le *bas* s'oppose évidemment au *haut* dans une perspective qui n'est pas que chronologique, mais aussi hiérarchique ; de même que *vulgaire* s'oppose à *distingué*. En fait, cette qualification est étrangère à une description linguistique, mais relève d'un jugement esthétique-moral. Elle reprend, sous une apparence anodine, les jugements fort sévères émis par les grammairiens de la Renaissance italienne, soucieux de se démarquer le plus brutalement possible de la latinité tardive et médiévale, au profit d'une latinité classique idéalisée [CHOMARAT, 1982]. On trouve des traces de ce rejet culturel chez leurs maîtres de l'Antiquité Tardive, accrochés à la pérennisation d'une norme conservatrice [KASTER, 1988]. Ces derniers reprenaient à leur tour, mais avec un effet de grossissement et d'amplification qui prêtaient au contre-sens, les recommandations des premiers maîtres de la latinité normée, Cicéron et Quintilien [DANGEL, 1995]. Or, on a ressassé inlassablement une poignée de leurs jugements sans prendre garde au fait qu'il

s'agissait de leur part de prises de positions sociales faites au nom de leur caste. Ce n'est pourtant pas le propos d'un linguiste d'entériner ce genre de jugements.

II - LE CHANGEMENT COMME MALADIE

C'est pourtant ce qui a été fait au XIXe siècle, dont le XXe s'est fait le pieux héritier dans ce domaine, et cela en dépit de la multiplicité de ses innovations et de ses progrès dans les sciences humaines en général et dans la linguistique en particulier. Tout se passe en fait comme si la philologie romane bénéficiait d'un statut d'exception scientifique. Cela peut en particulier se mesurer à l'aune de son immobilisme quand il s'agit de se référer au cadre historique général. On continue en effet à considérer la période décisive pendant laquelle est amorcée l'histoire des langues romanes comme une période de décadence, placée sous le signe des invasions barbares, des ruines, de l'anarchie etc... Un manuel tout récent consacré à l'histoire de la langue française, excellent sous bien des rapports, fait-il l'effort de donner un modeste cadre historique ? C'est pour résumer la fin de la civilisation gallo-romaine en un tableau saisissant consacré aux invasions qui sont censées se dérouler de 257 à 476 [PERRET, 1998]. On y notera avec quelque surprise que la dernière invasion relevée est celle des Wisigoths d'Alaric qui...prennent Rome et destituent le dernier empereur d'Occident en 476. Rappelons qu'Alaric, chef ostrogoth a saccagé Rome en 410... Mais là n'est pas le plus important : depuis trente ans, là aussi, cette civilisation triséculaire a, sous le nom d'Antiquité Tardive, conquis ses lettres de noblesse historique

(ou plutôt les historiens se sont mis à l'étudier sans préjugés) [MARROU, 1977 ; BROWN, 1978 ; LANÇON, 1992]. Cela a pour conséquence que ces trois siècles, loin d'être ceux d'une lente et inéluctable agonie, sont ceux d'une troisième floraison de la civilisation romaine. Le terme de décadence est tout simplement illégitime. Mais le dossier à réinstruire est loin d'être clos, parce que la civilisation antique ne s'évapore pas d'un coup en un cataclysme fort romantique ; sur le territoire de l'ancienne Gaule romaine, il faudra encore près de deux siècles pour que l'effacement des éléments antiques s'accomplisse, l'époque mérovingienne étant caractérisée par son statut de charnière entre des types de civilisation réellement distincts [RICHE, 1962 ; WERNER, 1986 ; SOT, 1997]. Ces modifications profondes de perspectives sont encore plus nettes dans le cas de l'Italie et de l'Espagne. Le catastrophisme historique et culturel est tout simplement à mettre aux oubliettes d'une histoire entachée de trop d'idéologie [DIE FRANKEN, 1997]. Voilà donc un élément contextuel capital qui aura été à réviser de fond en comble.

Ce recadrage consisterait pour les diachroniciens à mettre à jour leurs références historiques. Mais dans leur propre domaine, quelques révisions déchirantes seraient les bienvenues. Pourquoi, en effet, appliquer aussi une exception langagière à la description du passage du latin aux langues romanes ? Une trop large majorité de travaux présentent uniformément cette histoire comme un processus de décomposition. Les commentaires récurrents sont, d'une page à l'autre, d'un auteur à l'autre : Le latin PERD ses cas, parce qu'on ne sait plus prononcer les désinences ; il PERD son futur pour la même raison, avec pour conséquence le bricolage d'une forme de

remplacement ; il PERD sa voix passive synthétique, etc... Un tableau détaillé que j'épargnerai au lecteur impose l'immanquable conclusion que le latin *s'est décomposé*, faute de locuteurs capables de le parler correctement. Cette bien étrange conception perdue sous la plume d'auteurs dont on pourrait attendre que leur formation de linguistes les mît à l'abri de tels jugements. Voici en effet que se lit, toujours dans le même ouvrage, les lignes suivantes : *...Ce latin simplifié [des Vies de saints], prononcé de façon très proche de la langue familière, semble avoir été compris par les auditoires de langue d'oïl auxquels il s'adressait jusqu'aux années 750-800 (...), alors que la compétence active, c'est-à-dire la capacité du peuple à s'exprimer dans CETTE LANGUE LATINE POURTANT DEGENEREE, avait cessé depuis un siècle et demi environ (vers 600)...* [PERRET 34]. Je ne reprendrai pas ici le détail de ces affirmations (la prise en considération du fonctionnement de la communication verticale tient compte des recherches les plus récentes), mais je crois qu'il y a de quoi sursauter devant l'expression que j'ai mise en petites capitales pour qualifier la langue parlée. Il n'est, en effet, de dégénérescence de la parole que dans des cas pathologiques précis relevant de la médecine : accidents génétiques, accidents vasculaires, accidents psychiques... Sinon, il n'existe que des types de parole appartenant à des systèmes langagiers à variables multiples. Seuls des contextes sociaux et culturels très particuliers peuvent provoquer l'apparition d'instances langagières appauvries (cas des *sabirs*, des *linguae francae*). Mais absolument aucun de ces cas externes de figure ne saurait être en cause dans la Gaule des Ve et VIe siècles, surtout à l'échelle large de toute une population [BANNIARD, 1989 ; DELAPLACE, 1995 ; PERIN, 1997].

D'où provient donc cette distorsion entre les pages réussies et modernes de ce livre et ces passages que je considère comme irrecevables ? De toute évidence d'une contradiction interne entre la formation linguistique dynamique de l'auteur et l'inertie très forte héritée des modèles du XIXe siècle [BANNIARD, 199X]. En fait, la rationalisation de la méthode implique l'effacement dans cet héritage de toute la partie qui sous les couleurs de l'objectivité prend constamment des partis idéologiques. Voici un autre exemple de cette contradiction, que je prends dans le même ouvrage, non pas que ce dernier soit justiciable de critiques acérées, tant s'en faut, mais au contraire parce qu'en dépit de son caractère justement novateur, il renferme ici et là des blocs archaïques contradictoires. En effet, un chapitre remarquable sur la formation de l'orthographe française depuis ses origines, souligne la valeur langagière très relative de cette catégorie et affirme à juste titre que c'est l'école républicaine du XIXe siècle qui a sacralisé cette connaissance *parce que les connaissances durement acquises seront considérées comme signe d'un certain niveau social, voire comme preuve d'une appréhension de toutes les finesses de la langue française...Et ce qui n'était qu'un outil deviendra l'objet d'un culte* [PERRET, p. 135-136]. Des très beaux exemples illustrant le caractère ancillaire de l'orthographe, j'extrais celui-ci : *ils veulent me fere de la Cademie, cela miret comme une bague a un chas.* C'est un autographe du Maréchal de Saxe (XVIIIe s.) : dans ce cas, l'auteur, ni son guide, ne songent à parler de *français dégénéré*, les locuteurs de ce siècle étant réputés pour l'excellence de leur langue ; le trait d'esprit du Maréchal est d'ailleurs énoncé avec l'élégance épigrammatique coutumière à l'élite des Lumières.

Déduisons-en le principe implicite qu'il ne faut pas conclure de l'incohérence d'une langue parlée en fonction des fantaisies de la graphie sous laquelle elle se présente.

Pourtant, l'auteur présente un échantillon du latin familial d'époque mérovingienne : *Hoc tetolo fecet Montana, coniu sua, Mauricio, qui uisit con elo annus dodece et portauit annus qarranta. Trasit die VIII kl.Iunias* [PERRET, p. 144]. Cette intéressante et bien connue épitaphe fait alors l'objet d'une *transcription en latin*. Or, alors qu'il s'agit uniquement de l'écrire avec la graphie classique traditionnelle, l'auteur crée une opposition de nature entre la langue de l'inscription (latin familial) et la langue de la transcription (latin). Autrement dit, nous avons d'un côté un faux latin (un latin dégénéré) et de l'autre un vrai latin (un latin régénéré). Telle est l'image mentale qui correspond à cette représentation. Appliquons cette image à présent au billet du Maréchal : ce dernier devient alors un monument du français dégénéré parlé au XVIIIe siècle !

III - MEMOIRE ET PROTOTYPES

Pourquoi face au monument français le commentateur se sent-il en état de sécurité langagière, alors qu'il éprouve une grande inquiétude devant le monument latin ? La réponse à cette question est double. Tout d'abord, dans le cas du latin mérovingien, le

commentateur reste prisonnier des modèles périmés. Ensuite, le vecteur historique est orienté à contre-sens dans le cas du système graphique des deux langues : parti d'une norme figée, le latin s'est donné des variantes (volontairement ou par défaut) au fil de son évolution pluriséculaire ; parti d'une pratique flottante, une *scripta*, le français a bâti un bunker normatif. Or, l'interprétation linguistique se doit d'échapper à ce ciseau mental pour appliquer des critères fixes, que les situations soient semblables ou distinctes. En conséquence, il faut rechercher dans le cas des deux monuments quelle est la structure de langue qui sous-tend ces représentations graphiques. Je n'insiste pas pour le français, mais dans le cas du latin mérovingien, c'est une structure d'énoncé parfaitement cohérente qui émerge, pour peu que sous le mélange de graphèmes tantôt conservateurs, tantôt évolutifs, tantôt erronés, on reconstruise le fil de la parole, et, à partir de lui, de la langue. La bibliographie de ces orientations nouvelles étant désormais importante, je renvoie globalement à des travaux récents qui la comportent [BANNIARD, 1992A, 1993A, 1993B ; WRIGHT, 1991 ; LÜDTKE, 1995].

La terminologie traditionnelle relève ainsi d'une révision radicale : c'est pourquoi, pas plus que de latin dégénéré, il ne convient de parler de latin vulgaire. Outre les contradictions déjà évoquées, ce dernier terme doit être rejeté, cette fois, du point de vue de la description linguistique, pour trois raisons.

- 1) Il installe l'idée qu'il a existé d'emblée deux langues distinctes à Rome, chacune suivant une histoire indépendante, cette présentation mettant la civilisation et la société

romaine dans un état d'exception langagière qui en ferait un cas unique dans les civilisations de ce type. Pourtant le fondateur de la discipline du point de vue latin [SCHUCHARDT, 1866, T. 1, P. 1-103], comme un des plus remarquables refondateurs modernes [REICHENKRON, 1965] avaient fait preuve d'une grande réserve devant l'irréalisme de cette construction. La dialectologie et la sociolinguistique modernes offrent des modèles bien plus probants du *continuum* langagier que constitue toute langue vivante [LABOV, 1976, 1978].

2) Il postule l'idée d'un abandon massif de toutes les structures latines, négligeant à la fois le caractère fractal des évolutions de ce type et le caractère conservateur du protofrançais. Quelques exemples contraires sur ce second point en rafraîchissant la mémoire grâce à une vue satellite permettront d'esquisser ce sujet.

MORPHOLOGIE

		LATIN	PF
1	<i>Passé synthétique</i>	+	+
2	<i>Indicatif imparfait</i>	+	+
3	<i>Subjonctif présent</i>	+	+
4	<i>Subj. plus que parfait</i>	+	+
5	<i>Marques synthétiques de personnes</i>	+	+

SYNTAXE

6	<i>Ordre OV(S)</i>	+	+
---	--------------------	---	---

Naturellement ce tableau, loin d'être exhaustif, n'est qu'illustratif. Mais il montre que ces 7 traits, massivement récurrents dans la parole, se différencient principalement par la seule prononciation, la structure langagière des deux langues y demeurant superposable. Ce schéma pose le problème non seulement des rapports entre graphème et phonème, mais aussi entre langue et parole. Il montre que, pour un observateur pratiquant la pondération des facteurs d'analyse, la langue parlée commune est conservatrice en de nombreux domaines. Dans ces conditions, comment légitimer une séparation radicale en synchronie entre un latin prétendument vulgaire et un latin dit classique ?

3) Car il convient de regarder l'autre face du problème. Le latin dit classique, autrement dit littéraire, est loin d'offrir la belle régularité que, à la suite des humanistes du XVe siècle, ont continué de lui imputer les grammairiens pourtant scientifiques du XIXe. Cela a été dommageable tant à la vérité scientifique qu'à l'efficacité de la linguistique diachronique.

A] - Sur la cohérence graphie/ phonie.

On a beaucoup souligné l'écart entre l'écriture et la parole en latin *vulgaire*. Il est réel et croissant, surtout en latin mérovingien. Mais l'écriture du latin classique est loin d'établir une adéquation graphie/ phonie étroite [NIEDERMANN, 1959]. On se plaît en effet à souligner qu'un

des caractères fondamentaux du latin classique est que son système vocalique est bâti sur des oppositions quantitatives. Or ce trait pertinent de sa phonologie est ignoré par son écriture. Il y eut certes des essais sporadiques de notation quantitative dans les inscriptions archaïques ou archaïsantes, mais ces tentatives sont restées marginales [ERNOUÏ, 1916]. Par conséquent, la graphie classique exige des locuteurs/lecteurs la reconstruction orale de ces traits pertinents. La situation est partiellement analogue à celle de l'arabe où, sauf sans le cas du Coran, le texte écrit n'est voyellé qu'incomplètement, les seules voyelles longues étant incluses dans le déroulement graphique, tandis que les voyelles brèves ne sont pas notées. Ce choix complique évidemment l'accès à la lecture des non arabophones, mais permet à la graphie de servir de support à des prononciations variées. Tel est le cas de la graphie du latin classique. Il s'ensuit que le basculement des oppositions quantitatives aux oppositions qualitatives a été mis seulement en jeu oralement, sans que l'effort pour combler l'écart graphie/phonie ait cru.

B] - SUR L'ÉTUDE DU LATIN FAMILIER (UMGANGSSPRACHE)

L'étude consacrée il y a trois quart de siècles aux formes supposées les plus spontanées du latin n'a pas permis d'accéder vraiment à ce que fut la parole latine, dans la mesure où, bâtie d'après des répliques de théâtre, elle s'est surtout intéressée à des idiomatismes [HOFMANN, 1950]. D'autre part, les études qui ont été consacrées

aux prétendus romanismes en latin archaïque [SKUTSCH, 1892], n'identifient ces romanismes qu'en partant du principe d'une unité latine fermée sur elle-même dont les traits romans seraient des effractions révélant l'existence d'une langue différente confinée à l'oralité populaire. Les précieux apports de ces travaux, comme d'enquêtes plus récentes, mais toujours inspirées par ces modèles [ADAM, 1976] ne rendent pas justice aux deux caractéristiques fondamentales d'une langue vivante, celle de la continuité requise par le fonctionnement de l'intercompréhension et complémentairement celle de la variabilité permanente mue par la dynamique énonciative.

C] - LA PAROLE DU ET DANS LE LATIN LITTÉRAIRE

Le latin littéraire porte en lui tous les éléments qui, plus tard, s'intégreront en un système neuf, se détachant de l'ancien (mais non comme un navire quitte un quai). Cette assertion est l'application au cas particulier du latin de règles énoncées par divers spécialistes de linguistique générale. Sa démonstration dépasserait les bornes de ce papier, mais je proposerai quelques exemples que j'espère efficaces, tout en renvoyant à d'autres études et à la bibliographie qu'elles incluent [BANNIARD, 1992B, 1995, 1996].

1 - La célèbre mésaventure de Cacus est narrée avec alacrité par Tite-Live, dans la période légendaire de Rome. Cacus ayant dérobé les boeufs d'Hercule pendant son sommeil, les a cachés dans une caverne. Hercule

"se réveille alors à la pointe du jour", précision chronologique qui est ainsi donnée en latin littéraire : *Hercules ad primam auroram somno excitus...* [Ab u.c., 1,7,6]. [AD + SNacc = Fr. A + SNcompl. circ.].

2 - Puis, les meuglements du troupeau l'ayant orienté, il s'avance vers la caverne : *Quem cum uadentem ad speluncam Cacus ui prohibere conatus esset...* "Cacus s'étant efforcé d'empêcher sa progression vers la caverne". [uadere, au lieu de euntem/pergentem = Fr. il va].

3 - Ovide narre les malheurs de Niobé, coupable d'orgueil maternel. La voici qui vient imprudemment défier la déesse Latone, bien moins féconde qu'elle-même. *Et, quantum ira sinit, formosa mouensque decoro// Cum capite inmissos umerum per utrumque capillos// Constitit* [Mét., 6, 167-169]. "Elle secoue ses cheveux déployés sur ses épaules en donnant des coups de tête". [Cum + SNabl. instr., la valeur instrumentale ne faisant ici aucun doute, en dérogation à la règle - théorique - qui n'autorise que l'ablatif seul en ce cas].

4 - Une épouse se plaint des dédains de son mari dans une scène de Plaute : *uir me habet... despiciatam* [Cas., 189]. "Mon mari m'a dévalorisée". [Le PPP est attribut du Pronom ; sa valeur est résultative ; habet a sa valeur pleine].

5 - Sénèque lance un de ces beaux aphorismes dont il a le secret : *Deinde eiusdem adrogantiae prouerbium iactatur,*

totidem esse hostes quot seruos : non habemus illos hostes, sed facimus [Ad Luc., 47, 4]. "On lance ensuite un proverbe de la même agressivité, autant d'esclaves, autant d'ennemis : nous ne les avons pas comme ennemis, nous les rendons tels". [Possession en *habere* (et non en *esse*) ; valeur particulière de *facimus*].

Tous ces exemples montrent :

- a) Que le latin littéraire porte en lui de façon manifeste les signes d'une grande variabilité dans le champ de laquelle apparaissent des unités qui seront bien plus tard structurées/identifiées comme des romanismes.
- b) Qu'il n'y a corrélativement pas besoin de chercher des textes vulgaires pour trouver ces "particules élémentaires" ou "briques primordiales" de l'évolution ultérieure.
- c) Que ces "briques primordiales" émergent de la logique interne de la parole latine, indépendamment des niveaux culturels, et sous l'effet d'un travail stylistique qui implique des choix énonciatifs.

IV - LATINOPHONIE ET HYPERLANGUE IMPERIALE

De cet exposé, rapide, mais appuyé sur de nombreux travaux menés en Europe depuis une génération, il ressort trois points :

1] La terminologie péjorative doit être abandonnée, tant du point de vue des facteurs externes (évolution de la civilisation) qu'internes (le Protofrançais n'est pas une forme dégénérée du latin).

2] Le protofrançais, loin d'être le liquidateur du latin porte en lui la mémoire vive d'un nombre massif de ses structures, qui remontent aux origines classiques de la langue. Ce sont surtout les différences de prononciation qui masquent cette continuité.

3] Le latin littéraire, loin d'être hétérogène aux évolutions ultérieures, dites romanes, crée dans sa propre dynamique des quantités d'éléments innovants qui deviendront plus tard les pièces des structures nouvelles.

En conséquence, il est légitime de refuser pour étudier la genèse du français (et de toute langue romane) la dichotomie commode, mais fallacieuse {latin littéraire// latin vulgaire}. Il convient de parler de la LATINOPHONIE (on pourrait y associer le concept d'hyperlangue latine, à l'imitation de l'"hyperlangue brésilienne" [AUROUX, 1998]) et de LATIN PARLE. C'est, en effet, la latinophonie dans son ensemble qui crée la romanophonie au cours d'un processus complexe dont la phase principale s'étend du IIIe au VIIIe siècle. Les modèles capables de rendre compte de cette histoire seront nettement plus complexes que les schémas hérités du siècle passé [BANNIARD, 1998] ; mais dans l'histoire des sciences, il n'est jamais arrivé que la description exacte du réel soit simple.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ADAM J.N., *The Text and Language of a Vulgar Latin Chronicle (Anonymus Valesianus II)*, London, 1976.

AUROUX S., 1998, *L'hyperlangue brésilienne*, in *LF*, t. 000.

BANNIARD M., 1989, *Genèse culturelle de l'Europe, Ve-VIIIe s.*, Paris.

---, 1992a, *Viva voce : Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident Latin*, Paris.

---, 1992b, *Latin et communication orale en Gaule : le témoignage de la Vita Elegii*, in J. Fontaine et J. Hillgarth (éd.), *L'Europe au VII^e siècle : changement et continuité*, Londres, 1992, 58-86.

---, 1993a, *Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie*, in *BSL*, t. 88, p. 139-162.

--- (dir.), 1993b, *La voix et l'écriture*, in *Médiévales*, t. 25, p. 5-70.

---, 1995, *Ablatif instrumental et cas régime (indirect) : sur la restructuration du latin tardif au protofrançais (III^e-VIII^e s.)*, *Lalies*, Actes de la session d'Aussois, Presses de l'ENS (Paris), p. 227-242.

---, 1996, *Oralité et formes marquées : expressivité et changement langagier*, in J. DANGEL, CL. MOUSSY (ED.), *L'oralité en latin*, Paris [*Lingua latina*, t. 5], p. 69-83.

---, 199X, *La construction du passé langagier : invention du clivage de la parole. Normes bourgeoises et pensée linguistique*, in P. GLAUDES (dir.), *La fabrique du Moyen Age* [sous presse].

---, 1998, *Diasystèmes et diachronie langagière du latin parlé tardif au protofrançais*, in J. HERMAN (éd.), *La transizione...*, p.

131-153.

BROWN P., 1978, *The Making of Late Antiquity*, Harvard-Cambridge-London.

CHOMARAT J., 1982, *Grammaire et rhétorique chez Erasme*, Paris.

DANGEL, 1995, *Histoire de la langue latine*, Paris.

Die Franken Wegbereiter Europas (2 vol.), 1997, Mainz.

DELAPLACE C., FRANCE J., 1995, *Histoire des Gaules, VIe s. av. JC - VIe s. ap. JC*, Paris.

ERNOU A., 1916, *Recueil de textes latins archaïques*, Paris.

HOFMANN J.B., 1950, *Die lateinsche Umgangssprache*, Heidelberg.

HERMAN J. (ED.), 1998, *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tubingen.

KASTER R.A., 1988, *Guardians of Language*, Berkeley.

LABOV W., 1976, *Sociolinguistique*, Paris.

---, 1978, *Le parler ordinaire. La langue des ghettos noirs américains*, Paris.

LANÇON B., 1992, *Le monde romain tardif*, Paris.

LÜDTKE H., 1995, *Les étapes du déclin de la flexion nominale latine*, in L. CALLEBAT (ED.), *Latin vulgaire, latin tardif IV*, Caen, p. 403-411.

MARROU H.I., 1977, *Décadence romaine ou Antiquité tardive ?*, Paris.

NIEDERMANN M., 1959, *Précis de phonétique historique du latin*, Paris.

PERIN P., PFEIFFER L.C., 1997, *Les Francs*, Paris.

PERRET M., 1998, *Introduction à l'histoire de la langue française*, Paris.

RICHE P., 1962, *Education et culture en Occident barbare, VIe-VIIIe s.*, Paris.

REICHENKRON G., 1965, *Historische Latein-Altromanische Grammatik, I Teil: Das sogenannte Vulgärlatein und das Wesen der Romanisierung*,

Wiesbaden.

SCHUCHARDT H. , 1866-1868, *Die vokalismus der Vulgärlateins*, I-III, Leipzig.

SKUTSCH F., 1982, *Plautinisches und Romanisches*, Leipzig.

M. SOT, JP BOUDET, A. GUERREAU-JALABERT, 1997, *Histoire culturelle de la France*, t. 1, *Le Moyen Age*, Paris.

UYTFANGHE VAN M., 1976, *Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français*, in *Romanica Gandensia*, t. 16, p. 5-89.

WERNER K.F., 1989, *Histoire de France*, t. 1, *Les origines*.

WRIGHT R., 1982, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool.

--- (éd.), 1991, *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*, Londres-New-York.